

Sans-Nez lui jette au bras une jolie senora.

Le géant reçoit sa danseuse, l'enlève comme une plume, se lance avec elle en avant, gesticule avec fureur, mais en mesure, décrivant les plus étranges figures et faisant exécuter à la danseuse des bonds inouïs.

Il montre une fougue indicible,

Sans-Nez le calme un instant et lui confie les deux senoras pour exécuter devant elles et Tomaho un cavalier seul d'un risqué, d'un audacieux qui soulève l'enthousiasme.

Mais Tomaho frissonne d'émulation ; il se contient avec peine, il a des haussements d'épaules qui signifient : " Ce n'est rien ! on va voir tout à l'heure. "

Sans-Nez reprend les senoras.

Tomaho fait un geste superbe pour commander l'attention ; il redresse ses plumes sur sa coiffure d'or ; il fait craquer ses doigts, se tape sur les cuisses à en couvrir le bruit des cymbales et pousse un cri sauvage.

Il part.

Cavalier seul !

Ce fut quelque chose de merveilleux, de fantastique, de démesuré.

Chicard aurait vu en son temps un pareil spectacle, qu'il se serait suicidé de désespoir.

Le géant dépassa tout ce qu'on peut imaginer.

Il se livra, toujours en cadence, aux inspirations les plus échevelées.

Il imita le cheval qui rue, l'ours qui marche sur ses pattes de derrière, le jaguar qui bondit, le cerf qui fuit, le bison qui encoarne, le chien qui mord, le poisson qui nage.

Il marcha sur les mains, les pieds en l'air et les jambes gigottant.

Il rampa comme le serpent et renversa une vingtaine de personnes, pinçant les mollets des dames pour remplacer les piqûres de la vipère.

Il se permit des excentricités fabuleuses.

La foule se tordait de rire, applaudissant à tout rompre.

Tomaho produisit un effet prodigieux, surtout quand il couronna cette orgie chorégraphique en jetant Sans-Nez à califourchon sur ses épaules et en terminant la séance par le pas du triomphe portant les deux senoras à bras tendus.

Il vint s'échouer, ruisselant de sueur, devant un buffet ; il déposa ses danseuses au milieu de deux corbeilles de fleurs, assit Sans-Nez sur un sanglier cuit tout d'une pièce, et, haletant, il saisit à deux mains un baril de vin défoncé, qu'il porta à ses lèvres comme d'autres eussent fait d'un saladier.

Ce qu'il en resta au fond, quand il le reposa à terre, ne valait même pas la peine d'en parler.

La foule regardait la tonne vide, le géant qui s'essuyait les lèvres, Sans-Nez qui riait et les senoras toutes fières d'un pareil homme : on s'extasia longtemps.

Tomaho savoura ces succès, et il dit triomphalement à Sans-Nez :

— Si ce méchant nain d'Orélie était là, il serait vexé.

— Mon cher, dit Sans-Nez, il en crèverait de dépit.

— Et d'un coup de poing dont je l'assommerais, ajouta Tomaho avec une conviction profonde.

Sur ce, ils attaquèrent un pâté de compagnie avec les senoras.

Une circonstance mit le comble au bonheur et à l'appétit de Tomaho.

Le comte vint à traverser la salle ; il salua les deux chasseurs et leurs senoras.

— Cacique, vint-il dire au géant en lui serrant la main, je vous félicite sur le pas du jaguar et sur la marche du serpent : il n'est bruit que de cela dans le bal.

Le compliment plongea Tomaho dans un océan de joie.

Il voulut retenir le comte et recommencer ses exploits devant lui, mais M. de Lincourt prétextait qu'il cherchait Tête-de-Bison et s'éloigna suivi de tous les regards.

Le comte était le héros de la fête et il avait fort à faire pour répondre aux ceillades, aux provocations de toute sorte improvisées à son intention.

En ce moment, le bal était très bruyant. L'animation était à son comble ; danseurs et danseuses s'en donnaient à cœur joie.

Soudain le bruit des orchestres et des conversations fut dominé par un brouhaha venant du dehors.

Il n'y eut qu'un mouvement dans la foule qui encombra le grand salon.

Toutes les têtes se tournèrent du côté de la grande porte de l'entrée principale.

Mille regards curieux interrogèrent l'horizon fermé par de lourdes tentures de velours rouge.

Tout à coup les rideaux s'écartèrent.

Un Apache s'avança gravement et s'arrêta sur le seuil du salon.

Tout mouvement cessa.

Un profond silence se fit.

L'Indien, tatoué et costumé en guerre, prononça d'une voix forte ces mots en Espagnol :

— La reine !

Puis il se retira, suivi par ce bourdonnement qui se dégage des foules inquiètes et ressemble au murmure du vent dans la feuillée.

Les tentures se relèvent et la reine, la terrible et redoutée reine des Indiens, apparut resplendissante.

Majestueuse et fière, la sauvage souveraine fit quelques pas et pénétra dans le salon.

Tous les regards étaient fixés sur elle.

La surprise, l'étonnement, la stupéfaction se lisaient sur chaque visage.

Le comte n'avait prévu personne de son invitation.

On ne s'expliquait pas cette apparition ; mais le saisissement de la population était immense.

La reine des Indiens porte un costume à la fois étrange et magnifique.

Il peut être comparé, dans son ensemble, à ces toilettes à la grecque mises à la mode par madame Tallien sous le Directoire.

La longue et soyeuse chevelure argentée de la reine s'enroule en épais bandeaux autour de sa tête ; un cercle d'or les comprime et les fixe.

Sur ses épaules nues, descendent en s'étagant plusieurs rangées de perles dont chacune vaut plus d'un million.

De splendides bracelets de jade ornés de brillants énormes étincellent à ses bras nus.

Une tunique de soie bleue lamée d'argent et frangée d'une ganse finement brodée tombe, voile diaphane, jusque sur les pieds mignons, chaussés de mocassins légers.

Une ceinture composée de six rangées d'émeraudes et d'une agrafe de rubis enserre la taille fine de la reine.

Pour la liberté de la marche, la tunique est coquettement relevée un peu au-dessus des genoux par des rosettes au milieu desquelles resplendent deux superbes topazes.

La reine s'est arrêtée après avoir fait quelques pas dans la salle de bal.

Elle jette autour d'elle un long regard et tressaille en apercevant le comte de Lincourt, qui se trouve en ce moment auprès de mademoiselle d'Éragny. M. de Lincourt ayant invité la Vénus cuivrée, la courtoisie lui fait un devoir d'être son cavalier ; il s'excuse d'un mot près de Blanche et va au devant de la reine.

Celle-ci a remarqué l'empressement du comte à quitter mademoiselle d'Éragny.

Un sourire remplace l'expression de colère qui a furtivement assombri ses traits.

Le comte la complimente.

Elle l'écoute, mais elle le regarde malicieusement :

— Vous me souhaitez la bienvenue, comte, dit-elle, et je l'accepte avec plaisir.

" Votre fête européenne est la première que je vois ; elle me paraît très belle. "

" Je suis heureuse d'être ici. "

— Et nous, dit le comte, nous sommes, reine, très honorés de votre présence.

" Si j'avais été prévenu de votre arrivée je serais allé au devant de vous, comme c'était mon devoir. "

" Mais l'officier du poste de la porte par laquelle vous êtes entrée a manqué à sa consigne en ne m'avertissant pas. "

— Comte, dit-elle railleusement, la ville me semble mal gardée.

" Aux portes, point de soldats ! "

" Je n'ai eu à faire présenter nulle part le sauf-conduit que vous m'avez envoyé. "

— Ceci prouve, dit le comte, l'entière bonne foi des habitants !

— Ou leur négligence ! fit la reine avec un singulier sourire.

Tête-de-Bison jugea ce sourire inquietant sans doute.

Il s'en alla tout doucement décrocher son rifle à une punopie et dit un mot aux autres trappeurs qui l'imitèrent et qui, sans affectation, conservèrent, depuis lors, leurs fusils en bandoulière.

Personne ne remarqua ce mouvement.

Cependant M. de Lincourt faisait à la reine les honneurs de la fête.

Celle-ci ignorait tout des usages européens ; mais elle n'éprouvait aucun embarras, tant il est vrai que partout les natures d'élite se sentent au-dessus de la situation, quelle qu'elle soit.

Le comte offrit son bras avec empressement.

La reine remarqua le geste, et ne le comprit pas d'abord.

Mais voyant des couples se promener bras dessus bras dessous son hésitation ne dura qu'une seconde.

Elle posa sa main sur le bras qu'on y tendait.

M. de Lincourt avec une courtoisie galante, parcourut toutes les salles avec la visiteuse inattendue.

Il lui fit les honneurs de cette fête, dont il expliqua la cause.

La reine admirait sans étonnement.

Elle écoutait la musique avec un plaisir qu'elle ne dissimulait pas et suivait d'un œil ravi les évolutions des danseurs.

Le couple a parcouru les salons, escorté par les regards étonnés et curieux du public.

Il revient dans la grande pièce où, aux accords de l'orchestre français, s'agitent joyeusement les amateurs des danses purisennes.

Le comte éprouve un certain sentiment de sympathie et d'admiration pour l'adorable créature dont il s'est fait le cavalier.

Tout en elle est charmant.

M. de Lincourt devient très attentif.

On ne donne pas impunément le bras à une très jolie femme.

On ne respire pas les parfums d'une pareille fleur féminine sans qu'il vous montent à la tête.

Le comte était conquis.

Et la reine semblait toute à lui dans ce bal dont la musique l'enivrait.

C'est la *valse des Roses* que l'on joue en ce moment.

Le motif est entraînant et mélodieux.

Subissant l'effet de cette musique expressive, la reine laisse aller son buste charmant